

**Carda**  
GUYOT  
Normes Göhner: Rayon 13  
Fabrique de Fanêtres  
Maurice Guyot S.A.  
Villeneuve (Vd) ☎ (021) 6 8131

# La Gazette littéraire

Ce numéro ne doit pas être vendu séparément

**GOLAY FILS & STAHL S.A.**  
GENÈVE  
HORLOGERS-JOAILLIERS  
Depuis 1837

## ALFRED MÉTRAUX

Michel Leiris: «*En souvenir de nos errances*»



Image d'un génie de la mort, peinte sur la porte d'un sanctuaire des «loa» Guédé.  
(«Le Vaudou haïtien.»)

EN relisant pour essayer de mieux lui rendre hommage, les quelques livres que je possède d'Alfred Métraux, j'ai retrouvé en tête de mon exemplaire du «Vaudou haïtien» une dédicace. Cette dédicace, je l'avais oubliée, je l'avoue, mais depuis que je l'ai relue elle me poursuit, à tel point que je m'étonne

### LIVRESSE MYTHOLOGIQUE

Pour les Occidentaux plus ou moins noués que nous restions, c'était aussi une vue reconfortante que celle de ces cérémonies admirablement ordonnées, mais où l'ivresse mythologique de la transe se taille la part du lion. Ce qui me frappe maintenant dans les quelques lignes qu'Alfred Métraux avait écrites pour moi sur un exemplaire du grand livre qu'est le Vaudou haïtien, c'est leur extrême mélancoïe: nos errances, c'est ainsi qu'il assimilait à une sorte de vagabondage, des va-et-vient que justi-

aujourd'hui, de ne pas en avoir perçu immédiatement toute la résonance. «A Michel, en souvenir de nos errances, ces naïves diableries qui nous consolent.» En 1948, faisant un court séjour à Haïti, j'y avais retrouvé mon très ancien ami Métraux, et le fait est qu'à Port-au-Prince et dans ses alentours, sans même parler du saut que nous avions fait jusqu'au repaire des flibustiers d'autrefois, l'île de la Tortue, nos errances ont été nombreuses. Pendant plusieurs semaines Métraux m'avait emmené dans les sanctuaires vaudous, soit pour rendre visite aux amis qu'il avait parmi les «vaudouïsans», soit pour assister à des séances ou cours desquelles nous étions les témoins tout à la fois intéressés et émerveillés de scènes de possession.

Ces naïves diableries qui nous apparaissent telles pour la simple raison que nous n'y croyions pas, n'en étaient pas moins des spectacles passionnants pour nous. Non seulement c'était une riche matière d'enquête, mais il était émouvant de voir aussi des gens qui pendant quelques heures oubliant leur condition généralement misérable en incarnant les dieux qu'ils révéraient.

un regret, quelque chose comme une nostalgie de ce que Baudelaire a nommé «le vert paradis des amours enfantines». Si, en face des cultes à base de possession, le rationalisme interdit toute autre attitude que celle de l'incrédule, n'est-ce pas dommage et ne vaudrait-il pas mieux, plus naïfs, entrer de plain-pied, dans ces merveilles cousues de fil blanc.

«Des diableries qui nous consolent... A défaut d'un système grâce auquel nous pourrions vivre une mythologie, n'est-il pas tant soit peu consolant de savoir que sous d'autres climats, il y a des hommes qui détiennent un tel système, et qui plus est, des hommes assez accueillants, comme sont ordinairement les vaudouïstes haïtiens, pour admettre que nous prenions part à leurs rites, dont la beauté et les sortes de numéros graves ou bouffons dont ils sont l'occasion, nous dédommagent, sur un plan qui pour nous, il est vrai, n'est que celui du jeu, de ce que notre vie quotidienne a trop souvent d'étouffant.

Un errant, un homme qui sait de quoi il retourne, mais n'en est pas plus fier. Quelqu'un au plus profond de qui gît un chagrin dont il faudrait le consoler, tel apparaît celui qui, en une dizaine de mots, et très probablement sans y songer, a pu si extraordinairement se confesser.

Revenant à ce que j'ai ressenti en relisant Alfred Métraux, je constate que ce qui fait, outre leur haute valeur documentaire, le prix de ses écrits, c'est la relation affective qu'on y perçoit toujours entre lui-même et ce qu'il étudie, les lieux aussi bien que les hommes, — jamais confinés dans le simple rôle d'objets d'observation, — le passé aussi bien que le présent, — quand Métraux s'attache aux légendes ou aux trajectoires actions dont certaines terres sont curieusement, puis le suit jusque dans leur fâcheuse condition d'aujourd'hui.

Dans les plus connus de ses ouvrages, l'objet d'études est envisagé selon une perspective des plus larges, qui embrasse à la fois toute la diversité de l'objet même, l'Histoire avec un grand H, ainsi que l'historiographie, sans compter sa propre histoire et son propre jugement à lui, Alfred Métraux, qu'il ne dédaigne pas de faire intervenir, comme si par intuition, avant même de le savoir par culture, il avait toujours été persuadé qu'il n'est aucune observation qui ne soit un rapport entre quelqu'un qui regarde et quelque chose de regardé.

(Enregistré au magnétophone)

## Claude Lévi-Strauss a évoqué l'ethnologue et l'ami

DANS son allocution, M. Claude Lévi-Strauss, professeur au Collège de France, insiste sur le fait que la mort d'un ami emporte une partie de nous-mêmes, «tant il est vrai que chacun de nous n'existe que comme un point dans un système de références qui se démantèle avec les ans, dans un réseau de rapports qui l'unissent aux autres...»

Si cela est vrai devant chaque disparition, poursuit Lévi-Strauss, combien l'est-ce davantage dans ce cas particulier. Au cours des dernières vingt-cinq années, toute une série de hasards aurait pu faire croire qu'un mystérieux chef d'orchestre faisait converger l'une vers l'autre leurs deux existences, depuis le jour déjà lointain — tout au début de 1939 — où Alfred Métraux l'avertit qu'il ferait une brève escale à Santos, Claude Lévi-Strauss revenant d'un séjour d'une année chez les Indiens de l'intérieur. Le jour de son départ, à cette occasion: «J'étais descendu l'attendre sur le quai, et pendant le loisir que nous donnait le chargement de son bateau, nous avons erré sur des plages désertes, mais qui étaient pour nous encore peuplées par ces Indiens de Leri et de Anstalden, dont il fut l'inoubliable historiographe.»

Après la guerre, c'est en grande partie grâce à Alfred Métraux, membre de l'«American Bureau of Ethnology», que Lévi-Strauss peut s'installer aux Etats-Unis: «Je n'oublierai jamais que si dans ces circonstances tragiques ma vie fut sauvée, c'est en partie à lui que je le dois.» Dès lors, pendant quelques années, ils se verront souvent: «Lui à Washington, moi à New York, nous échangeons des visites temporaires. Mon atelier de Greenwich village servait à notre existence de collégiens; je lui cédais mon lit, je reprenais le sac de couchage des expéditions, et nous faisons ensemble notre cuisine.»

Après la guerre, c'est en grande partie grâce à Alfred Métraux, membre de l'«American Bureau of Ethnology», que Lévi-Strauss peut s'installer aux Etats-Unis: «Je n'oublierai jamais que si dans ces circonstances tragiques ma vie fut sauvée, c'est en partie à lui que je le dois.» Dès lors, pendant quelques années, ils se verront souvent: «Lui à Washington, moi à New York, nous échangeons des visites temporaires. Mon atelier de Greenwich village servait à notre existence de collégiens; je lui cédais mon lit, je reprenais le sac de couchage des expéditions, et nous faisons ensemble notre cuisine.»

Mais il y eut d'autres coïncidences:

«Au moment où il devenait fonctionnaire international à l'ONU, en 1946, j'étais moi-même, à New York également, dans le service diplomatique. Et quand je le quittai deux ans après pour retourner à Paris, il ne tardait pas à venir lui-même s'y installer comme fonctionnaire de l'Unesco.

Et ainsi cette intimité durait et se renforçait, à Paris, autour de pot-au-jeu hebdomadaires qui lui rappelaient sa jeunesse, jusqu'à ce qu'enfin nos vies parussent converger définitivement dans cette Ecole des Hautes Etudes à laquelle nous appartenions l'un et l'autre, et où j'espérais pouvoir mener, de concert avec lui, le travail américaniste.»

Michel Leiris parle des «errances» d'Alfred Métraux; Lévi-

En page 19:

le témoignage de Claude Tardits



Image de Saint-Jacques Majeur représentant le dieu guerrier Ogou.  
(Document A. Métraux, «Le Vaudou haïtien.»)

Un hommage à la mémoire d'Alfred Métraux a été rendu lundi 17 juin, au Palais de l'Unesco, à Paris. Louis-Albert Zbinden a enregistré au magnétophone les témoignages de MM. Bernard Barbey, ministre de Suisse; Michel Leiris, maître de recherches au CNRS; Claude Lévi-Strauss, professeur au Collège de France; Claude Tardits, secrétaire général de l'Institut d'ethnologie. Les courts délais de publication n'ont pas permis aux auteurs de revoir leurs textes, une fois transcrits; nos lecteurs comprendront que nous désirions leur présenter ces discours le plus tôt possible, et les faire participer ainsi à la cérémonie solennelle qui a réuni, autour des étudiants, des amis et des collègues du grand ethnologue, un public fervent.

La partie la plus importante du discours de M. Lévi-Strauss me semble être son évocation des divers thèmes fondamentaux de l'œuvre d'Alfred Métraux, parfait exemple de ce que devrait être l'attitude de l'ethnologue: nous citerons de larges extraits de cette définition:

«D'abord, Alfred Métraux a été l'homme qui a toujours voulu prendre l'ethnographie au sérieux, qui s'est toujours soucié de défendre notre science, et les indigènes eux-mêmes, contre les fantaisies parfois dangereuses d'une part des esthètes, de l'autre des théoriciens.

### UNE SCIENCE HUMAINE

«Ensuite, il a voulu et su assigner à l'ethnologie ses véritables dimensions, voir en elle une science humaine dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire une science qui s'appuie sur des disciplines aussi traditionnelles que la

paléographie, l'archéologie, la philologie et l'histoire, mais qui doit tout de même, c'est là son originalité, se faire vivifier constamment par l'expérience du terrain...»

Dans toutes ces fonctions, Alfred Métraux a appliqué, et enseigné, une méthode que l'on retrouve dans des ouvrages publiés à vingt-cinq ans de distance, tels que *l'île de Pâques* et sa récente étude sur *Les Incas*: «... D'abord s'entourer de tout l'appareil critique, et de toute la masse des informations disponibles: l'analyser, la dépouiller, la critiquer, la classer, l'exploiter; ensuite, vivifier tout cela par l'expérience du terrain, et ne jamais consentir à se laisser entraîner par tout ce que l'imagination pourrait suggérer de fabuleuses reconstructions.»

### UN DOUBLE MALENTENDU

M. Lévi-Strauss conclut en se référant à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, plus directement touchée encore par cette mort:

«Nous espérions tous ensemble, mais surtout grâce à lui, redonner aux études américanistes françaises qui ont pendant si longtemps fait la gloire de notre pays, un nouveau départ. Et qu'il ne soit plus là pour le faire avec nous, nous atteint plus profondément, plus durablement, que je ne pourrais le dire. Et ce qui ajoute encore à notre désolation, c'est de penser qu'il n'aurait pas sans doute surestimé la mort s'il n'avait injustement sous-estimé son œuvre.

Il nous a quittés sur un double malentendu.»

## Vie, œuvres, projets

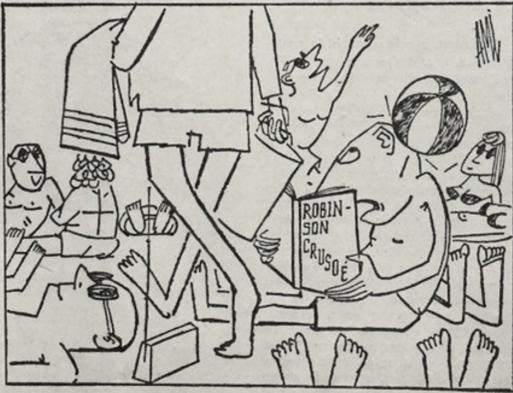
Né en 1902 à Lausanne, mort dans des circonstances dramatiques en avril dernier, Alfred Métraux a été l'un des maîtres de l'ethnologie contemporaine. Après une enfance passée en Amérique du Sud, où son père était médecin, il reçoit une formation universitaire très riche: diplômé de l'Ecole des langues orientales de Paris en 1925, docteur ès lettres en 1928, diplômé de l'Ecole pratique de hautes études en 1927. Dès l'année suivante, il fonde à Tucuman un Institut d'ethnologie, qu'il dirigera jusqu'en 1934, et pour lequel il entreprendra une série d'études sur les Indiens.

Par la suite, Alfred Métraux enseignera aux universités américaines de Berkeley et Yale, et occupera la chaire d'anthropologie à Mexico. Mais le début de sa célèbre date de l'expédition franco-belge à l'île de Pâques, qu'il dirige en 1934-1935, et qui lui inspirera un ouvrage qui, paru en 1941, reste l'une des études capitales sur la civilisation mystérieuse de cette île. Naturalisé Américain en 1941, et mobilisé, de ce fait, dans l'armée des Etats-Unis, Alfred Métraux appartient, après la guerre, au Département des affaires sociales des Nations Unies, avant d'entrer en 1947 à l'Unesco.

Après avoir réalisé diverses missions pour l'Unesco (projet d'études de l'Amazonie, mission anthropologique de la vallée de Marbial en Haïti, etc.), Alfred Métraux se consacre aux activités de l'Organisation pour la défense des droits de l'homme: il dirige, en particulier, une série de publications qui s'attaquent au racisme sous toutes ses formes, et dont l'influence sera profonde. En quittant l'Unesco en 1962, Alfred Métraux avait été nommé directeur d'études à l'Ecole

pratique des hautes études de Paris. A la veille de sa mort, Alfred Métraux préparait un important ouvrage rassemblant le meilleur de ses quelque cent cinquante articles publiés au cours d'une carrière exceptionnellement féconde et dynamique, dans les plus grandes revues scientifiques de langues française, anglaise et espagnole. Venant s'ajouter à son ouvrage sur l'île de Pâques, ainsi qu'à ses deux autres livres capitaux sur le «Vaudou haïtien» (1958) et sur les «Incas» (1962), ce recueil d'études confirmera la richesse de l'œuvre d'un homme de science dont la maîtrise en matière d'anthropologie sud-américaine est mondialement reconnue.

## Des livres pour l'été



En page intérieure, des livres pour les vacances.

... commémoratives suivantes — Pour le centenaire de la naissance de Max Rösli, on a monté sur leur scène en ayant recours à des reprises de spectacles brillamment montés lors des années précédentes, et en ne présentant à ces fêtes de juin que deux opéras nouvellement réalisés : la création, en l'occurrence *Die Errettung Thebens*, de Rudolf Kelterborn, qui sera jouée demain dimanche et mercredi 26, et d'autre part, *Tristan et Isolde*, qui a été représenté deux fois au début du mois dans une nouvelle mise en scène de Wolf Völker et dans les décors de Max Rösliherber.

### De quoi faire rêver un Lausannois

A part ces deux soirées, et outre l'apparition du London Festival Ballet qui n'a rien de typiquement zuricois puisque cette prestigieuse troupe dansera aussi à Lausanne (avec de plus, la participation du Philharmonique de Londres), les « Juni-Festwochen » ne donnaient l'occasion de voir que huit opéras inscrits à tous les répertoires des grandes scènes européennes : trois anciens Wagner, trois Verdi, la *Flûte enchantée* et *Fidelio*. De quoi faire déjà rêver un Lausannois, certes, mais l'on est, encore une fois, en droit de comparer cette saison zuricoise aux saisons précédentes...

Quatre drames de Wagner, trois de Verdi : certes, nous n'avons aucun reproche à formuler contre ce choix célébrant les deux grands « cent-cinquante-naires », choix qui situe bien le niveau d'admiration que portent les publics germaniques aux deux dieux de l'opéra. Le choix de leurs œuvres est aussi heureux, puisqu'il portait, pour le premier, sur *Tristan*, les *Maitres-chanteurs*, *Parsifal* et *Lohengrin* et pour le second, sur *Otello*, le *Trouvère* et *Rigoletto*.

Nous réservant de consacrer de prochaines chroniques à l'opéra de Kelterborn et aux représentations de Verdi, abordons aujourd'hui le compte rendu des Wagner, de la *Flûte enchantée* et de *Fidelio*.

### Cela avait très mal commencé

Pour ce qui est des Wagner, cela avait très mal commencé : certes, je ne pouvais prévoir que les images scéniques de *Tristan*, de *Meistersinger* et de *Parsifal* se graveraient dans ma mémoire et prendraient la place du critère imaginaire que les mises en scène trop prodigieuses de Wieland Wagner avaient, par réaction, contribué à établir !

Le *Lohengrin* qu'il nous a été donné de voir le premier soir était en effet bien misérable, et faisait, lui, très « province » : la parcimonie des moyens employés était tellement manifeste que nous n'allions pas jeter la pierre à l'auteur des décors Herbert Kern, au metteur en scène Hans Zimmermann, à la responsable des costumes Isolda Schwarz, qui n'ont à aucun moment réussi à créer la vie sur la scène, tristement fade. La réalisation musicale, elle aussi, manquait de vie : sous la direction tiède de Victor Reinshagen, une équipe de chanteurs de second ordre accompagnée par un orchestre bien lourd et pompier (Tonhalle) offrait le plus désolant contraste avec deux artistes de tout premier plan : le ténor Sandor Konya (*Lohengrin*), qui n'était pourtant pas au mieux de sa forme, et Gustav Neidlinger, le magnifique baryton campant un Telramund plein de dignité malheureuse. Face à ces deux grands chanteurs, Maria van Dongen fut une Elsa dépassée par le poids du rôle, tandis qu'Elsa Cavelti incarnait une Ortrud trop « bonne », à la diabolique inspiration de laquelle l'on avait peine à croire. Nous verrons que cette cantatrice a infiniment mieux réussi à donner corps au rôle de Kundry.

convergence que Zurich a rendu les jours suivants à celui qui tant de fois a trouvé asile en ses murs : réagissant vivement contre l'esthétique actuelle de Wieland Wagner, Max Rösliherber, auteur du décor, et Wolf Völker, metteur en scène, ont réalisé un très beau *Tristan*, qui bénéficiait musicalement d'une bonne direction, celle de Robert Denzler, et de la présence d'une Isolda attachante de séduction, de force et de tendresse en la personne d'Astrid Varnay, tandis que Wolfgang Windgassen, prenant la place de Hans Beirer qui avait brillé dans la première représentation, campait un de ses Tristan des bons jours, un peu terne au premier acte, mais étrangement passionné lors du deuxième et surtout dans son agonie du troisième. Une extraordinaire basse, Lubomir Vischegonov, donnait un relief particulier au roi Marke, tandis que les deux autres importants personnages, Brangäne et Kurwenal, étaient campés avec goût et solidité par Ira Malaniuk et Rudolf Knoll. Distribution plus qu'heureuse, donc, chœur et orchestre très finement préparés, emmenés avec flamme dans l'insondable et enchanteur dédale chromatique d'une des plus éloquentes, d'une des plus poignantes et des plus équilibrées partitions de Wagner.

### Animer l'espace scénique

La présentation scénique de *Tristan* constituait un sain antidote aux excès stylistiques de Wieland Wagner, en ce sens que, si elle n'avait pas le souffle ni l'audace bayreuthiens, elle mettait en valeur, avec sobriété, concision, goût, toutes les exigences scéniques du livret wagnérien, évitant une stylisation excessive, et tout en restant profondément originale sur le plan de la création plastique du décor. Sans solliciter outrageusement l'œil, Max Rösliherber a su utiliser toutes les ressources de l'éclairage lors de l'hymne à la nuit du deuxième acte, dans une teinte lumineuse et magique « suggérant » l'obscurité sans nous plonger dans ces insupportables abîmes où il n'est plus possible de distinguer les acteurs.

C'est grâce à l'emploi fort judicieux d'un rideau de tulle, tantôt opaque, tantôt translucide, tantôt complètement transparent, que ces effets très remarquables ont pu être obtenus, et que, d'autre part, de difficiles problèmes de mise en scène ont pu être résolus : au premier acte, par exemple, où l'on se trouve dans la cabine d'Isolda, sur le bateau l'amenant en Cornouailles, la cabine est d'abord complètement « fermée », mais son fond, limité par le rideau en question, devient bientôt translucide, ce qui permet d'apercevoir Tristan et Kurwenal, boudant la reine d'Irlande, au gouvernail du navire. De mêmes exemples pourraient être cités à propos du deuxième et du troisième actes : savoir donner une consistance telle, une vie en quelque sorte, à l'espace scénique, tout en l'intégrant étroitement à l'action dramatique et musicale, est d'un grand maître.

### Le « clou » du festival

Notre émerveillement allait encore grandir devant l'extraordinaire réalisation des *Maitres-chanteurs de Nuremberg*, dont l'ingénieux dispositif scénique, le goût témoigné tant dans les décors que dans les costumes (imaginés tous deux par Max Rösliherber), autant d'ailleurs que l'excellence de la présentation musicale, ont fait de cette soirée le « clou » du festival. Là, aucune abstraction, aucune de ces formes symboliques, mais des décors fort beaux, tels que Wagner les a souhaités. Au premier acte, à l'intérieur de la cathédrale, sur un bas-côté, Walter au premier plan, près d'une colonne supportant une statue gothique,

apparaît comme une véritable reconstitution d'une demeure du XVI<sup>e</sup> siècle. Admirable surtout la dernière scène de la prairie, avec le concours, où la foule ne consiste pas, ainsi qu'à Bayreuth, en un ensemble de personnages en uniforme disposé militairement sur des gradins, mais où les Nurembergeois bougent et vibrent en un désordre savamment ordonné. Un grand bravo, donc, au décorateur et au metteur en scène, pour avoir compris que le chef-d'œuvre de Wagner ne supporte pas l'abstraction stylisée, pour avoir fait revivre si magistralement ces *Meistersinger*, et pour avoir aussi épousé de si près les caractéristiques musicales de la partition.

### Un jeune chef excellent

Cette musique prodigieuse, dont chaque note est inspirée, et dont on a peine à croire qu'elle a pu être conçue à des fins démonstratives — Wagner voulait en effet prouver avec cette œuvre la supériorité de ses conceptions esthétiques sur celles de son adversaire Hanslick, férocement dépeint sous la figure de Beckmesser — cette musique a été dirigée avec chaleur, ferveur et inspiration par Christian Vöchting. Ses tempi mesurés, à peine un peu lents, parfois, son sens de la ligne mélodique et du contrepoint, son goût pour les précieux dosages sonores, la flamme de ses ensembles et sa « présence », font de ce jeune chef, disciple d'Ansermet, un très bon spécialiste de l'opéra, qui nous a d'autant stupéfié que le lendemain de la représentation des *Maitres-chanteurs*, il nous donnait une éblouissante version de la *Flûte enchantée*, de Mozart, et qu'il a dirigé, une semaine après, *Parsifal*, avec un égal bonheur. Les chœurs et l'orchestre de la Tonhalle ont, sous la baguette étincelante de Vöchting, réalisé des merveilles d'équilibre, de fondus, et de majesté.

Une distribution magistrale, tant sur le plan purement vocal que sur le plan scénique, donnait un faste particulier à cette soirée : en tout premier lieu, Otto Wiener, le grand baryton, Sachs émouvant, goguenard, aux yeux perçants et intelligents qui prennent à parti chacun des spectateurs, à la voix aisée, triomphante, d'un velouté de timbre et d'une subtilité d'expression sans pareils : quel merveilleux porte-parole de Wagner, quelle sagesse, quelle noblesse de cœur et d'esprit ! Walter était incarné avec passion, romantisme et hauteur par Ken Neate, tandis que la tendre Eva avait beaucoup d'allure sous les traits de la grande soprano norvégienne Ingrid Bjoner. Leonhard Päckl, l'un des plus doués parmi les chanteurs de la troupe de Zurich, incarnait un David pétulant et espiègle, avec cette voix nasale expressive qui le fait reconnaître d'entre tous les ténors. Gwyneth Jones était remarquable dans le rôle de Magdalene ; Beckmesser aurait pu être plus caricatural : c'est plutôt un beau récital de chant, que nous a présenté le baryton Rudolf Knoll, un autre très bon chanteur de Zurich. Il faudrait féliciter personnellement tous les autres chanteurs de cette représentation : ne citons que Heinz Borst, noble Pogner, et Ralph Telasko, Kothner impayable, dont l'énorme stature et le ventre non moins imposant incarnaient à eux seuls l'art solide, massif, pompeux, des *Meistersinger*.

### La mise en scène de Parsifal

Le dernier ouvrage de Richard Wagner joué à Zurich, *Parsifal*, a bénéficié lui aussi d'une bonne présentation : certes, la qualité de cette soirée n'atteignait pas le niveau des *Meistersinger*, encore que, une fois de plus, Max Rösliherber se soit surpassé pour arracher aux décors un élan de vie qui soit en confor-

## ALFRED MÉTRAUX

Suite de la page 17



« Hounsi » baisant le sol devant les tambours « rada » de l'orchestre.

(Photo P. Verger.)

(Extrait de « Vaudou haïtien ».)

## CLAUDE TARDITS

### Son enseignement

ON PEUT dire que Métraux avait une véritable fringale d'enseigner ; cela était, je crois, lié à l'idée qu'il avait du travail scientifique, et il lui semblait nécessaire après avoir beaucoup appris de faire partager sa connaissance.

Deux caractères donnaient à son enseignement son aspect particulier : d'abord l'ampleur d'une information fondée autant sur une connaissance directe des sociétés et des hommes que sur l'érudition. A côté de celle des sources, de l'histoire, il y avait celle d'innombrables sociétés et de toutes les personnalités du monde scientifique dont il avait été le contemporain. Cela faisait de lui le plus précieux des guides. Il avait toujours un livre à indiquer, une anecdote à raconter, un ami pour vous aider.

Ensuite, il faut insister sur le style des rapports qu'il s'efforçait d'établir avec les étudiants. Métraux faisait à peine un cours : il racontait. L'enseignement était à la limite de la cause-rie et parfois même de l'entretien. Tout dogmatisme en était écarté, et plus, tout ce qui, dans les rapports avec ses élèves pouvait souligner l'aspect hiérarchique lui était désagréable. Je rapporterais qu'aux Hautes Etudes, lorsqu'il arrivait que deux étudiants viennent à son cours, Métraux préférait les entraîner dans un café, considé-

rant que le face-à-face soulignait le rapport de maître à élève. Pour lui une table de bar et des consommations étaient davantage compatibles avec l'idée qu'il se faisait de son enseignement.

Autre trait révélateur de la collaboration que Métraux établissait avec ses étudiants : il lui est arrivé de leur donner l'ensemble de ses notes. Bien plus, il y avait certainement dans tout cela le souvenir des années passées dans les universités américaines. Il évoquait le climat amical qu'on y trouvait, le souci constant que l'on avait des étudiants, la possibilité qui leur était toujours offerte de questionner leurs maîtres. Mais je crois qu'il y avait, dans son attitude, autre chose. Son attachement à l'enseignement d'une ethnologie concrète, le souci de voir des générations d'ethnologues continuer et prolonger un effort de recherches sur le terrain, qu'il considérait comme nécessaires et fondamentales pour l'avenir de sa science.

Métraux enseignait non seulement ce qu'il savait mais essayait encore à travers précisément cette relation qu'il tentait d'établir, de donner le goût d'un métier, un mode de vie, d'un rôle scientifique particulier : celui d'observateur et celui de témoin.

(Enregistré au magnétophone.)

# L'espace humain

De Georges Matoré

SOUS l'impulsion de Gaston Bachelard (à qui est précisément dédié l'« Espace Humain »), une partie de la critique contemporaine, rompant avec des méthodes qu'elle jugeait subjectives ou hasardeuses, s'est attachée à l'examen de certains éléments (sensations, temps, thèmes inconscients, etc.) assumant dans telle œuvre littéraire une importance particulière. Mais la plupart de ces études étaient soit volontairement circonscrites à des ouvrages isolés, soit conçues (c'est le cas des travaux de Bachelard) de manière en quelque sorte intemporelle. Pour la première fois, semble-t-il, une notion est envisagée « hic et nunc », non plus seulement dans des textes, mais dans les secteurs les plus divers d'une société ; pour la première fois également un élément important de la pensée contemporaine est appréhendé structurellement, sans tenir compte du classement artificiel dont se contentent les manuels.

On trouve la manifestation la plus banale de notre espace mental dans la langue de la vie publique et des journaux, qui se réfère constamment aux plans, aux axes, à la ligne du parti, au volume des affaires, etc. Ces métaphores, dont la diffusion est récente, apparaissent également sous la plume d'écrivains ou de philosophes (de Malraux à Camus et de Sartre à Teilhard de Chardin). Georges Matoré a pu relever ainsi, à tous les niveaux de la pensée, les éléments d'une géométrie vécue se manifestant par des lignes, des surfaces, des volumes, des dimensions, etc. C'est ainsi qu'on peut constater dans la peinture d'aujourd'hui, dans l'antiroman, etc., une prédominance de la ligne et de la surface et un abandon du volume dont l'exploration est souvent assimilée à une recherche métaphysique dangereuse et inopportune. Mais il est possible, comme nous le montre Georges Matoré, de dépasser les zones apparentes et superficielles de l'espace humain d'aujourd'hui et de dessiner les trajets autour desquels s'organise d'une manière souvent inconsciente, mais jamais arbitraire, la pensée spatialisée de notre temps. Notre espace est mobile, polarisé, discontinu, schématisé, structuré, etc.

Dans la seconde partie de son livre, l'auteur utilisant d'une manière qui rappelle parfois celle de Spengler une technique de la comparaison, confronte l'espace géométrique de l'homme de la rue aux espaces dont le théâtre, le cinéma, la littérature et les arts plastiques nous offrent des versions infiniment plus riches, mais non essentiellement différentes. Depuis Joyce et Kafka, les romanciers et les dramaturges nous font vivre des trajets qui sont soit des cercles tragiquement isolés (N. Sarraute), soit des spirales qui rétrécissent de plus en plus leurs orbites autour d'un personnage menacé d'étouffement (Ionesco) ; mais l'espace littéraire n'est pas seulement géométrique, il est sensoriel ; notre conception de l'espace est une sorte de synthèse opérée en partant de la vue, du toucher, de l'ouïe, etc.

Examinant la manière dont se dis-

tribuent les sensations dans le texte de romans de Sartre, Malraux, Camus et Julien Gracq, Georges Matoré y constate la prédominance des facultés visuelles, mais il montre également que celles-ci servent de truchement à d'autres sensations, et surtout au toucher : la littérature contemporaine nous offre en général un monde mou et où les couleurs tendent à être remplacées par des luminosités qui n'ont pas de valeur esthétique mais qui permettent de « situer » les objets : on connaît l'importance de la « situation » dans notre vie et dans notre pensée. La peinture contemporaine nous propose des espaces non perspectifs dont aucun n'a pu s'imposer, mais qui présentent un certain nombre de caractères communs : la plupart d'entre eux comportent des éléments privilégiés (lignes, axes, etc.) ou polarisés (noyau, pôle) ; la couleur picturale fait, dans un dernier chapitre, l'objet d'un examen attentif ; introduisant un classement des espaces colorés contemporains l'auteur distingue à côté des adeptes de la couleur pure (Mathieu), une école de luminosités (Souhages) et une école de la couleur existentielle (Dubuffet).

Ainsi se trouve soulignée, dans l'ouvrage de Georges Matoré, la mutation sans exemple subie par notre espace intérieur. Quelles que soient les différences qui nous frappent quand nous observons les diverses manifestations de cet espace, les ressemblances jouent un rôle prédominant. Une époque est une atmosphère spirituelle, les esprits les plus opposés qui s'y rencontrent réalisent un « consensus » dont l'expérience contemporaine de l'espace est un des éléments les plus caractéristiques. Il existe un « Espace contemporain ».



**Lausanne se développe**

A un rythme impressionnant, Lausanne se développe. Soucieuse du bien-être de ses citoyens, elle construit des multitudes de maisons très confortables.

Pour que les nouveaux quartiers aient une âme et que leurs habitants y soient pleinement heureux, il faut que le dimanche ils entendent sonner la cloche de leur paroisse...

La Société coopérative NOUVEAUX TEMPLES réunit les fonds nécessaires à l'édification des lieux de culte qui manquent encore.

Elle a besoin de votre aide. Faites-lui un don ou souscrivez une part sociale de Fr. 100.-, libérable en un ou plusieurs versements mensuels.

Compte de chèques postaux No II 161. Nouveaux Temples, Société coopérative. Case postale 2, Lausanne 1.

# TOUTE LA SUISSE

## Hôtels flottants pour les visiteurs de la Foire de Bâle

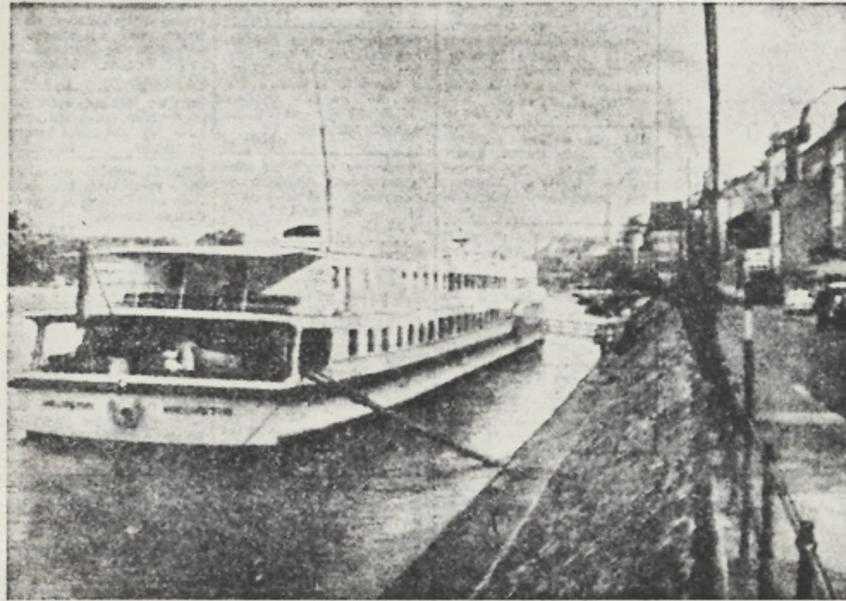


Photo A. S. L.

Les visiteurs de la Foire de Bâle peuvent loger, s'ils le désirent, sur des bateaux que l'on a aménagés en hôtels flottants. C'est la pénurie de logement qui a poussé les hôteliers à utiliser des bateaux. Il y en a actuellement trois sur le Rhin, le « Basilea », l'« Ursula » et l'« Helvetia ».

## Une maison d'étudiants à Neuchâtel?

(De notre correspondant de Neuchâtel)

Neuchâtel. — Le Conseil d'Etat vient de demander à la Ville de Neuchâtel d'étudier avec le Département de l'Instruction publique la question de l'attribution d'un terrain pour la construction d'une maison d'étudiants, au moment où l'actuelle usine à gaz serait déplacée ou supprimée.

### Vers une cité universitaire

Cette demande constitue un pas important vers la construction d'une cité universitaire dont le besoin se fait de plus en plus sentir à Neuchâtel. Il existe bien un foyer des étudiants, mais il ne peut recevoir que dix étudiants, alors que, selon les estimations de la Fédération des étudiants, l'université aurait besoin de plus de 100 chambres.

### Accord enthousiaste des étudiants

C'est avec enthousiasme que les étudiants ont appris cette demande qui fait avancer le problème plus vite qu'ils ne l'espéraient. En effet, la fédération avait fait connaître la procédure qu'elle entendait suivre pour démontrer l'urgence de la construction d'une cité universitaire.

Une enquête sur les conditions de logement des étudiants, faite l'automne dernier,

avait prouvé que les chambres sont ou trop chères ou inconfortables; une deuxième enquête, qui est en cours devait tenter de déterminer qu'elles seraient l'offre et la demande dans cinq ou dix ans, en tenant compte de différentes données telles que la démocratisation de l'accès aux études, l'afflux d'étudiants étrangers, l'accroissement de la population, les nouvelles conceptions de construction, etc.

Deux raisons principales ont amené le Département de l'Instruction publique à envisager la construction de la cité universitaire avant même que le besoin de chambres soit chiffré.

Tout d'abord la prochaine construction, dans le cadre des chantiers de l'Eglise protestante, d'un home pour étudiants d'outre-mer de 70 chambres. Les étudiants qui l'habitent seront recrutés pour la plupart par les missions.

Le marché du logement ne sera donc pas allégé.

En revanche, l'université de Neuchâtel, malgré son développement très rapide, reste tout de même une petite université, il est nécessaire, pour des raisons de rentabilité, de prévoir un restaurant commun.

La deuxième raison est la pénurie de terrains. La ville de Neuchâtel étouffe dans ses frontières communales. Les seules possibilités d'extension sont le lac et la forêt, mais au prix de travaux d'infrastructure très coûteux.

Dès lors les 23.000 m<sup>2</sup> de terrain qui seront probablement libérés près de l'Université par le départ de l'usine à gaz se présentent comme une aubaine dont beaucoup espèrent profiter.

### Qui aura la priorité ?

Outre une maison d'étudiants, il est déjà question de construire sur cet emplacement un complexe administratif, l'école secondaire régionale, et des boutiques pour les artisans.

Le Conseil communal de la ville de Neuchâtel devra donc trancher un difficile problème de priorité.

En ce qui concerne la maison des étudiants, les terrains de l'usine à gaz sont probablement la dernière chance d'une solution cohérente et proche de l'Université. Les occasions perdues n'ont pas manqué; les autorités ont néanmoins encore une chance de sauver la réputation de « Neuchâtel ville d'étude ».

B. F.

### LAUSANNE

## L'Hôpital cantonal inaugure un appareil ultra-moderne

Lausanne. — Mardi après-midi, dans l'annexe qui lui est consacrée dans le bâtiment de l'Hôpital cantonal, a été inauguré le nouvel appareil de thérapie profonde, le « bétatron » médical destiné aux lésions inflammatoires profondes, aux lésions superficielles étendues en surface et aux tumeurs.

Les députés des diverses commissions ayant étudié le projet, étaient présents ainsi que MM. P. Oguey et P. Schumacher, conseillers d'Etat. Cet appareil de huit tonnes, est fixé au plafond, et il est mobile. La surveillance des traitements se fait par télévision.

Il a fallu construire des murs de deux mètres d'épaisseur pour éviter le danger des rayons, il est destiné non seulement aux traitements médicaux, mais également à la recherche scientifique et nucléaire.

Auparavant, les assistants ont visité les travaux de la première étape de l'agrandissement et de la transformation de la maternité, sous la conduite du Dr Merz, professeur, de ses chefs de clinique et de M. R. Gafner, directeur de l'Hôpital cantonal. Cette première étape comprend la transformation de l'aile Rossier, du bloc opératoire, des salles d'accouchement, de la polyclinique et du service de radiologie.

### APRÈS LA MORT D'UN SAVANT D'ORIGINE SUISSE

## L'admirable carrière d'Alfred Métraux a su concilier science et humanisme au service de la plus vivante ethnographie

Alfred Métraux, dont nous avons récemment relaté la tragique disparition, fut un ethnographe de réputation mondiale. Grand voyageur, chef de file de l'américanisme, il commença très jeune sa carrière — il n'avait pas trente ans — au Musée de Tucuman, République Argentine, dont il devint immédiatement le directeur, en même temps qu'il devint directeur de la belle revue de l'Institut d'ethnologie de l'université nationale de Tucuman.

Alors qu'il occupait cette double fonction, il fit de nombreuses recherches sur le terrain et il en écrivit le résultat dans plusieurs mémoires parus dans des revues spécialisées et dans trois gros ouvrages: *La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guaranis*, 1928; *La religion des Tupinamba*, 1928; *Une contribution à l'ethnographie et à l'archéologie dans la province de Mendoza*, 1929.

Ces trois ouvrages apportent à l'ethnologie une documentation d'une richesse incomparable, des vues nouvelles qui vont servir de modèle à de nombreux savants.

### Voyage à l'île de Pâques

Après ces quelques années d'intense travail en Amérique du Sud, il prend un congé et se rend à Paris, où le professeur Rivet l'invite à participer en qualité d'ethnographe et de linguiste à une expédition que les gouvernements français et belge organisent à l'île de Pâques, sous la direction du Dr Henri Lavachery, alors conservateur au Musée d'art et d'histoire de Bruxelles. Métraux accepte immédiatement car c'est pour lui la réalisation d'un rêve. Dès l'âge de douze ans, il rêvait à l'île de Pâques!

Le bateau qui l'y conduit longe d'abord les côtes d'Afrique, où Métraux met pied à terre à plusieurs reprises, puis se dirige vers l'Amérique, s'arrête à la Terre de Feu. Il rend visite aux Fuégiens. En décembre 1934, il aborde l'île de Pâques, où il reste cinq mois à la recherche de vestiges préhistoriques, creusant, fouillant patiemment. En 1941, il publie un livre, *L'île de Pâques*, dans lequel il évoque les temps préhistoriques de l'île célèbre. En la quittant, en 1935, il va encore visiter d'autres îles polynésiennes, Pitcairn, Tahiti, les Marquises, Hawaï.

### Départ pour les Etats-Unis

Il est alors appelé aux Etats-Unis où il enseigne dans plusieurs universités des sciences ethnographiques. Il acquiert la nationalité américaine. En 1941, il est chargé par une organisation internationale de se

rendre en Haïti pour y poser les jalons d'un projet d'éducation de base. Il parcourt alors les campagnes d'Haïti et fait une première enquête ethnographique dans la vallée de Marbial. Il retourne à plusieurs reprises en Haïti et continue, au long de plusieurs séjours, ses études, non seulement sur l'ethnographie et la sociologie de ces régions, mais également sur le Vaudou avec lequel il était déjà entré en contact dès son premier séjour de 1941.

La rigueur de ses recherches, de ses notes et de ses fiches lui permit d'écrire après qu'il eut déjà publié plusieurs mémoires dans des revues spécialisées, un ouvrage de base: *Le Vaudou haïtien*.

En 1957, à la Baconnière, Neuchâtel, parut, sous sa plume, un livre destiné au grand public, admirablement illustré par Pierre Verger: *Haïti, la terre, les hommes et les dieux*.

Pendant son séjour aux Etats-Unis, le Bureau of American Ethnology de la Smithsonian Institution à Washington établit son magnifique ouvrage: *Handbook of South American Indians*. Le professeur Métraux fut appelé à participer pour une très large part à la réalisation de ce *Handbook* et nous trouvons d'importants travaux parus sous son nom et aussi en collaboration avec les plus grands noms de l'ethnologie américaine.

### Ethnographe, sociologue et vulgarisateur

Il avait le goût de faire partager aux autres les connaissances qu'il avait acquises au cours de nombreuses années de recherches sur le terrain et d'enseignement universitaire. Dans la série « Joie de connaître », il fit paraître, déjà en 1950, un livre destiné au grand public, intitulé: *Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Sud*, retraçant d'une façon aisée, facile, la vie des Indiens de toute l'Amérique du Sud, dont le dernier chapitre est consacré au réveil des peuples rouges: l'indianisme.

Car cet ethnographe était doublé d'un sociologue aux vues larges qui, partant du connu, pouvait prévoir en toute certitude l'avenir. Dans ce même ordre d'idées, il fit paraître l'année dernière, dans l'édition « Le temps qui court », *Les Incas*, dont le dernier chapitre est destiné à nous montrer le redressement de populations que

trop souvent nous croyons vivre dans l'immobilisme.

### Des activités multiples

Revenu en Europe, il est pendant de nombreuses années et jusqu'en décembre 1962 directeur des sciences humaines à l'Unesco. Il travaille en collaboration avec le Bureau international du travail en qualité de représentant de l'Unesco. Dès ce début d'année 1963, il enseigne à la Sorbonne et il est directeur à l'Ecole pratique des hautes études. Il venait de prendre l'importante charge de secrétaire général de la Société des américanistes de Paris.

Il venait aussi de créer un laboratoire de recherches, rue Monsieur-le-Prince à Paris, dans un vieux local qui rappelait les temps héroïques du début du siècle. Il y donnait un cours qu'il avait intitulé: « Initiation à l'anthropologie sociale ». Il se tenait à la disposition des étudiants, se rappelant l'époque où lui-même, jeune élève, rencontrait tant de difficulté à trouver un initiateur qui le mit sans perte de temps sur la bonne voie. Il ne voulait pas que les jeunes d'aujourd'hui fissent les mêmes laborieuses expériences qui lui avaient laissé un mauvais souvenir.

### A l'avant-garde de l'ethnologie historique

Il y a trois semaines, il faisait au Musée d'ethnologie de Genève une brillante conférence à l'occasion de l'assemblée générale de la Société suisse des Américanistes, où il fut nommé membre d'honneur, sur les mouvements messianiques chez les Indiens d'Amérique du Sud. Il était à l'avant-garde de cette école d'ethnologie historique qui travaille avec tant de succès à Paris.

Ce grand serviteur des vraies disciplines scientifiques, cet homme affable, resté si attaché à son cher canton de Vaud, qui devait partir le 21 mai prochain pour une campagne de 15 mois d'étude en Amérique du Sud (Paraguay, Chaco, Brésil, etc.) avait encore tant de choses à faire et tant de choses à dire que tous les membres de la grande famille ethnologique sont profondément affligés de cette disparition prématurée. Ils perdent avec lui un ami précieux et les jeunes un maître incontesté.

Marguerite Lobsiger-Dellenbach.

### VAUD

Une ferme brûle à La Sarraz: 200.000 francs de dégâts

### FRIBOURG

LE CRIME DE SUGIEZ

L'assassin

était un cadavre